

Hier a eu lieu un échange entre des prisonniers français et prussiens détenus à Longwy. Après cette formalité, le bombardement a été annoncé pour aujourd'hui mardi, et a commencé ce matin, à huit heures.

On écrit de la frontière belge, 17 janvier, au *man. journal* :

Dimanche, à 5 heures du matin, les Prussiens, au nombre de 200, vinrent cerner la section du Port-Sec, dépendance du Mont-Saint-Martin. Cette mesure avait pour but de permettre à un détachement de 4 hommes de placer trois boîtes chargées de nitro-glycérine sous un ponton éloigné de la frontière belge d'environ 2,000 mètres, et ainsi de couper les communications entre les deux pays et, par là, surtout de s'emparer d'une locomotive de l'Est qui fait les manœuvres à la gare de Longwy.

Vers sept heures eut lieu l'explosion. Elle fut terrible pour les Prussiens. Deux hommes furent hachés en morceaux et les débris lancés à une distance qui varie de 30 à 80 mètres; un troisième eut une partie du dos et de la figure emportée. On le vit, malgré ses horribles blessures, ramper pour rejoindre ses camarades, qui allèrent chercher une voiture à Long-la-Ville pour le transporter.

Tout ceci se passait sous les canons de la place. Il est vrai de dire que le jour pointait à peine et qu'un épais brouillard planait sur la vallée de la Chièvre.

Le résultat de l'expédition fut malheureux et sans résultat appréciable. Malheureux à cause de la perte subie et sans résultat, la locomotive convoitée ayant été dirigée sur Givet, fait ignoré par les Prussiens.

Longwy est bien décidé à se défendre à outrance. Le commandant a fait sortir les bouches inutiles, peu nombreuses à Longwy, il est vrai, et les vieillards et les enfants.

Chacun a cherché à mettre son petit butin à l'abri, et tous nos villages sont encombrés. La Belgique se montre noble et généreuse. Pauvre Longwy dans quelques jours il ne sera plus qu'un amas de décombres.

Si vous parcouriez les villages belges environnant Longwy, vous seriez amené à faire de bien tristes réflexions en voyant tous les chemins encombrés de voitures emmenant tout ce qui est transportable. Chaque véhicule est une petite montagne d'objets les plus divers. Ici des bois de lit, des armoires, des matelas, un berceau! Là quelques vieux bahuts, quelques chaises veuves d'un ou plusieurs pieds, des cartons éventrés et laissant voir des lambeaux de guenilles indiquant que le propriétaire ne craint pas le communisme, et souvent, dominant le tout, une pauvre femme flanquée de quelques miches grelottant. Triste! triste!!

Il faut alors se mettre en quête d'un logement, qui ne se trouve pas facilement aujourd'hui, les maisons étant comblées. Force est donc souvent de pénétrer dans l'intérieur; combien c'est désolant et combien sont coupables les auteurs de cet état de choses.

On attend toujours le bombardement. Tous les villages que je vous ai cités hier sont remplis de Prussiens. Il y en a à quelques pas de Longwy, à Réhon et à la Muragole. On disait même qu'ils étaient à Longwy-Bas. Cet on-dit n'est pas confirmé.

On a tiré de la forteresse quelques coups de canon sur des Prussiens trop aventureux, mais sans résultat. Ils ne paraissent guère redouter les canons de la forteresse, car cette après-midi une colonne descendait pas trop vivement la montagne au pied de laquelle se trouve Long-la-Ville, qu'ils ont aussi occupé. Comme vous voyez, le cercle se resserre toujours. A bientôt, je crois, le boum! boum!! du canon.

Pendant toute la journée, une foule de monde s'est rendue près du Mont-Saint-Martin pour voir les lambeaux de chair des deux Prussiens qui ont si malheureusement péri, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, en faisant sauter un ponton du chemin de fer.—A.F.

P.S.—Le canon gronde. L'affaire serait-elle commencée? A demain des nouvelles.

Bombardement des Hôpitaux

Les journaux français ont reçu la protestation suivante contre le bombardement des hôpitaux :

« Au nom de l'humanité, de la science, du droit des gens et de la convention internationale de Genève méconnus par les armées allemandes, les médecins soussignés de l'hôpital des Enfants-Malades (Enfant-Jésus), protestent contre le bombardement dont cet hôpital, atteint par cinquante, a été l'objet pendant la nuit dernière.

« Ils ne peuvent manifester assez hautement leur indignation contre cet attentat prémédité à la vie de six cents enfants que la maladie a rassemblés dans cet asile de la douleur.

» Docteurs Archambault, Jules Simon, Labri, H. Roger, Bouchut, Giraldès. »

Un correspondant du *Times*, qui vient de faire le trajet, aller et retour, du Havre au Mans, et qui a eu occasion de s'entretenir avec un grand nombre de Français des classes moyennes et d'entendre l'expression de leurs sentiments au sujet de la guerre, écrit ce qui suit :

« J'ai trouvé parmi eux une unanimité presque absolue. Il n'y aura pas de paix jusqu'à ce que le dernier Allemand soit expulsé du territoire français; et aucun sacrifice d'argent ou de vies humaines ne pèsera dans la balance de manière à l'emporter sur le but qu'il faut atteindre. Relativement à la situation actuelle du pays, il y a sans doute, de vastes districts saccagés et dépeuplés, et par suite de l'invasion et de la défense il y a probablement un million et demi de consommateurs qui ne produisent rien. Il serait facile d'exagérer l'importance de ces deux éléments dans le cas actuel.

« Il y a en France des vastes accumulations de richesses, et le gouvernement en manque nullement d'argent.

« Tout dernièrement, un vaisseau américain a transporté en France une immense cargaison d'armes et de munitions, et sur la demande du capitaine américain, la valeur totale de sa cargaison lui a été payée en or avant qu'on commençât le déchargement. La guerre met fin au luxe, aux dépenses qui entraînent le superflu; et ce qu'on gagnait de ce côté-là en France servira à défrayer la guerre. Les Français ont découvert qu'ils peuvent user leurs vieux habits et boire du cidre au lieu de vin sans perdre la considération de leurs voisins. au Mans, j'ai vu Mme de Tocqueville prendre place à la table d'hôte d'un hôtel de troisième ordre, le seul dans lequel j'ai pu me faufiler, et à la fin du repas, cette dame a fait le tour de la table avec un plateau pour recueillir les dons pour les blessés. »

Le *Mémorial* a reçu communication d'une lettre de Londres écrite le 17 de ce mois et de laquelle nous extrayons le passage suivant :

« Hier, j'étais à l'*Alhambra*, café-concert, et j'y ai assisté à un drôle de spectacle.

« On donnait le *Rhin Allemand*, chant national prussien, puis la *Marseillaise*, chantée par deux artistes.

« Quand le drapeau prussien est arrivé sur la scène avec les artistes, on a trépidé, sifflé, imité les aboiements du chien, et malgré la persistance des deux chanteurs, pas un seul mot n'a été entendu dans la salle.

« Quand la *Marseillaise* a eu son tour avec le drapeau français, tous se sont levés en criant bravo livra la France! Applaudi, répété le refrain; on agita son chapeau en l'air; quelques uns criaient en français: cochons de Prusse, à bas les... Allemands. Mes voisins me donnaient des poignées de main.

« C'était émouvant, mais triste... Mais cela donne une idée de l'état des esprits à Londres et il faut reconnaître que ces manifestations se renouvellent chaque jour davantage. Il faut espérer qu'enfin cette puissance qu'on appelle l'*Opinion publique* et que l'Angleterre prétend être prépondérante chez elle finira par l'emporter et s'imposera au gouvernement prussien de la reine. »

Le *Courier de l'Eure* publie cette intéressante correspondance datée de Versailles, le 8 janvier :

Les troupes allemandes qui sont à Versailles, ainsi que celles qui campent aux avant-postes, ont bien moins bonne apparence que les troupes que vous avez du côté d'Evreux. Ce ne sont plus ces beaux hommes de la landwehr, ni ces cuirassiers, ni ces dragons. Ces derniers sont ménagés. Dans les environs de Paris, on ne rencontre que des Bavaarois, des Saxons, des Polonais. Ce sont toujours ceux-là qui occupent les postes les plus dangereux. Aussi, afin d'encourager ses alliés amenés à un peu par la force, le roi de Prusse a jugé convenable et utile de les récompenser.

Sa Majesté a écrit une lettre de félicitations au général Von der Thann, commandant le 1^{er} corps d'armée bavarois, en lui envoyant la croix de l'ordre du Mérite pour lui et 80 croix de Fer de 2^o classe pour être distribuées aux soldats qui se sont le plus distingués. Hélas! ce ne sont pas ces croix de Fer qui répareront les rayages faits dans les rangs bavaarois!

A Versailles, les soldats ne sont pas logés chez les habitants. Il n'y a que pour le passage de troupes nouvelles que les Versaillais sont obligés d'*ouvrir* le gîte d'une nuit aux soldats de Guillaume. Du reste, l'ordre est parfaitement établi. Des gendarmes prussiens sont chargés de la police, et, pour la situation présente, personne n'a de plaintes sérieuses à faire.

Un de ces derniers soirs, dans un café de la rue Royale, tenu par M. Pierson, un officier prussien montrait à ses camarades un portefeuille bourré d'obligations françaises et italiennes dont le montant s'élevait à 200,000 francs.

La personne qui était présente me dit que l'officier se vantait d'avoir pris cela à des officiers français. Je me refuse à croire à cette accusation. Je crois les officiers prussiens trop honorables pour commettre de pareils actes. Dans les villes et villages où je suis passé, tous ceux que j'ai questionnés m'ont dit que les chefs se montraient généralement justes, et qu'ils accueillent les réclamations avec bienveillance et y faisaient droit quand elles étaient fondées.

On a beau dire, la Prusse s'épuise, et si la guerre continuait encore quelques mois, le roi, ou, si vous aimez mieux, le futur empereur d'Allemagne, malgré ses titres de victorieux et de conquérant, se verrait bien embarrassé. Je rencontre des soldats en cheuveux blancs. Cela fait peine à voir; ce sont les appelés de la dernière levée. Il est évident que si cela continue longtemps, la Prusse n'aura plus que des enfants à mettre sous les armes.

Les Prussiens, il faut le reconnaître, ont une qualité, c'est d'être très circonspects. Quoique beaucoup connaissent un peu le français, ils affectent une grande ignorance de notre langue. Plusieurs fois, j'ai eu la preuve qu'il comprenaient très-bien ce qu'on disait.

J'en ai trouvé cependant quelques-uns plus expansifs les uns que les autres.

Un landwehr me faisait comprendre, les larmes aux yeux, qu'il avait une femme et cinq enfants. Puis, en me frappant amicalement sur l'épaule :

« Malheur pour la France, malheur pour la Prusse! me dit-il.

En effet, la misère est grande en Allemagne. Il n'y a plus d'hommes pour travailler. Le commerce est nul, et les dépenses, comme vous le pensez excessives; aussi on se demande comment la Prusse sortira de cette position.

C'est à cause de toutes les difficultés à venir qui se présentent déjà, que le roi et Bismark désirent activer les choses. Chaque jour qui s'écoule diminue leurs forces, et par là même raison augmentent les nôtres.

J'ai assisté à une cérémonie triste et curieuse à la fois, c'est l'inhumation des Prussiens morts des suites de leurs blessures.

Je vous ai dit que le château était transformé en ambulance, mais ce local, quoique vaste, ne suffit pas à contenir les blessés; on a fait au lycée une seconde ambulance. Dans cette dernière se trouvent les soldats blessés grièvement. Chaque jour, il en meurt une grande quantité. Chaque mort est escorté au cimetière par 20 hommes commandés par un sergent-major, plus huit sans armes qui se relayent pour porter le cercueil.

J'ai suivi un de ces convois funèbres. La mort exige toujours le respect, et le cœur est toujours serré quand on arrive sur le bord de cette fosse.

Un autre convoi y était déjà. L'un était un catholique, l'autre un protestant. Deux prêtres étaient là. Les soldats s'alignèrent et présentèrent les armes, tandis que les prêtres, chacun à son tour et selon les usages de sa religion respective récitait les prières. Le protestant fit un sermon, et j'ai observé que tous les soldats, immobiles et le casque à la main pleuraient.

Cette cérémonie, qui se renouvelle à tout moment, avait quelque chose d'imposant. Au milieu de ces tombeaux couverts de neige, de ces arbres tout blancs de givre, ces soldats entourant deux cercueils devant lesquels un prêtre, interrompu sans cesse par le canon, faisait un service : cela avait quelque chose qui portait au cœur.

Les cercueils sont en bois de sapin très-mince. Ils sont juxtaposés les uns à côté des autres, par couche de cinq. Le fossoyeur me dit que dans cet espace de 20 mètres, il y avait 500 cercueils.

On sait que les Prussiens n'aiment pas que l'on voie leurs morts; aussi est-ce la nuit que les convois circulent des avant-postes jusqu'à Versailles.

M. Paul Foucher, dans son feuilleton hebdomadaire, rappelle au roi de Prusse qui veut se faire empereur d'Allemagne, comment ont fini les empereurs dont ce siècle a vu inaugurer ou renouveler les dynasties.

Ils sont au nombre de cinq :
Napoléon I^{er}, mort à Sainte-Hélène.
Iturbide a été fusillé à Tamaulipas.
Soulouque est mort réfugié à la Guyane.
Maximilien a été fusillé à Queratero.
Napoléon III est prisonnier à Wilhelmshöhe.
Guillaume veut être le sixième.
Où finira-t-il ?

Insulte des Prussiens au pavillon anglais

La *Liberté* de Bordeaux publie l'extrait suivant d'une lettre de Besançon (Loiret-Cher) :

« Le 8 décembre, après l'entrée des Prussiens à Salbris, ils parcoururent immédiatement tous les environs. Je ne puis pas vous faire un rapport détaillé de tous les actes de pillage, de cruauté

commis par eux pendant leur séjour dans notre malheureuse cité; les journaux vous les ont déjà fait connaître. Mais je dois vous informer de la manière toute particulière avec laquelle les soldats de M. de Bismark respectent les étrangers, et spécialement les résidents anglais.

« Un de mes amis, un sujet britannique, avait depuis longtemps arboré le pavillon anglais sur le château qui est depuis plusieurs années la propriété de sa famille, dans l'espoir que sous la protection du drapeau anglais, cette propriété serait respectée. Il avait compté sans le vandalisme prussien. A peine eût-on annoncé à mon ami l'approche des Prussiens, qu'un détachement de uhlands, commandé par le colonel Rosenberg, arriva.

« Sans faire attention au pavillon anglais qui attestait la nationalité du propriétaire, ils demandèrent avec menaces à manger et à loger. Mon ami leur fit remarquer qu'ils étaient dans la maison d'un Anglais, mais néanmoins les officiers entrèrent dans la maison et les soldats dans l'écurie. Les OFFICIERS, avec la plus grande arrogance, le forcèrent de satisfaire à leurs demandes, s'emparèrent en même temps des objets à leur convenance et VOLÈRENT PLUSIEURS OBJETS DE VALEUR.

« A leur retour au village, ces sauvages insultèrent les Anglais et un officier s'écria : « Ces Anglais s'imaginent qu'un morceau de chiffon portant les couleurs de leur nation, fera respecter leur propriété. Nous leur ferons voir qu'ils se trompent. » Je fais mention de ce fait parce que j'en ai été témoin et cinquante personnes peuvent attester comme moi. J'ai appris depuis que les Prussiens, en coulant six navires anglais, ont fait voir d'une façon un peu plus tranchée combien ils sont disposés à respecter la neutralité.

La mère du général Trochu, dit *Le Havre*, se trouve en ce moment à Belle-Isle, attendant avec une héroïque résignation l'accomplissement des grandes destinées de son fils bien aimé.

Dans une lettre que cette dame vient d'écrire à l'un de ses amis, elle dit qu'elle espère vivement que son fils survivra aux dangers immenses qui entourent le gouverneur de Paris, et elle ajoute : « Mais je mourrai heureuse si j'apprends que mon fils a donné sa vie pour la France en danger. »

Chronique locale & départementale

L'avis suivant a été adressé à MM. les sous-préfets et maires du département.

Lille, le 14 janvier 1871

Messieurs,
J'ai reçu, de M. le ministre de l'Intérieur, une décision télégraphique conçue en ces termes :

« J'autorise l'exemption des mobilisés qui ont dans l'armée ou dans la mobile un substituant ayant dépassé l'âge de 40 ans et parent au degré fixé par la loi.

Les mobilisés n'appartenant ni à l'armée ni à la mobile, peuvent se faire substituer par un parent de 40 à 45 ans.

Veillez, messieurs, donner de la publicité à cette décision, laquelle il résulte que celui qui a ou aura été substitué par un frère, un beau-frère ou un parent jusqu'au sixième degré, sera dispensé du service de la garde mobilisée, si son substituant n'a pas encore atteint ou s'il a dépassé l'âge requis pour le service imposé personnellement à tous les hommes de 21 à 40 ans.

Agrez, messieurs l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Préfet du Nord

PIERRE LEGRAND

Nous, Préfet du département du Nord :
Vu les lois des 21 mars 1832 et 1^{er} février 1868, sur le recrutement de l'armée

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.
DU 20 JANVIER 1871.

— 4 —

LES DEUX FEMMES DE L'EMPEREUR

NOUVELLE HISTORIQUE

— — —
Chapitre IV

LE RÊVE DU BONHEUR.

Les brillantes fêtes que la cour, la ville et l'empire tout entier avaient données à l'occasion du mariage de l'archiduc Joseph avec la princesse Isabelle de Parme venaient de finir, et Vienne se reposait des plaisirs variés qu'elles lui avaient offerts pendant une semaine. En pareille circonstance, Marie-Thérèse fai-

sait très-largement les choses; aussi le trésor n'en fut-il pas quitte pour un million de florins.

La cour s'était rendue à Schonbrunn pour y passer dans la retraite les derniers beaux jours de l'automne, et permettre au nouveau couple de jouir, dans la solitude, des premiers enivremens de son amour.

Marie-Thérèse avait fait disposer et meubler, avec un luxe et un confort vraiment impériaux, une aile du château pour les jennes mariés. Comme les talents d'Isabelle lui étaient connus, elle n'avait pas oublié un petit atelier de peinture, orné de statues et de bustes de marbre, et un salon de musique réunissant tous les instruments en vogue, afin que l'archiduchesse y trouvât forcément celui qu'elle cultivait.

Ce salon communiquait, par une porte vitrée, avec le balcon, que les plantes et les fleurs les plus magnifiques et les plus odorantes avaient converti en un ravissant berceau, et d'où l'on jouissait d'une vue magnifique sur le parc.

C'est précisément sur ce balcon que nous trouvons le jeune couple. Sous les grands myrtes chargés de fleurs sont placés deux fauteuils, dont l'un est occupé par Isabelle, tandis que Joseph se laisse glisser de l'autre, s'assied sur un petit tabouret aux pieds de l'archiduchesse et se met à contempler cette femme qu'il trouve belle comme un ange.

Jusque là, cette toilette du matin avait été pour ses femmes l'heure la plus agré-

able de la journée : Isabelle s'y montrait la jeune fille toute simple, babillant et plaisantant, riant et chantant avec elles; toute contrainte, tout cérémonial en étaient bannis, et l'étiquette espagnole ne recouvrait ses droits que quand Isabelle sortait de son cabinet de toilette.

Quelles heures délicieuses! Comme elle paraissait charmante à ses jeunes amies compagnes de jeu, lorsque, en négligé du matin, elle dansait les belles danses de sa patrie, de l'ardente et fière Espagne, où elle avait passé les premières années de sa jeunesse! Son père, fils du roi d'Espagne Philippe V, ne monta qu'en 1748 sur le trône de Parme et Plaisance. Isabelle, alors âgée de 7 ans, quitta avec ses parents la cour de Madrid, emmenant à Parme ses compagnes de jeu, filles de grands d'Espagne peu fortunés, et nommées, pour la forme et l'étiquette, ses dames d'honneur. Avec elles seulement il était permis à Isabelle de parler la belle langue espagnole, de chanter les airs espagnols et de danser les danses espagnoles, d'être Espagnole, en un mot, de même qu'il lui fallait être Française avec son frère Ferdinand et sa première dame d'honneur; car au sang espagnol se mêlait dans ses veines le sang français de sa mère, Elisabeth de France, fille de Louis XV; de là, la grâce, l'aménité sympathique et le sourire enjoué de cette bouillante et bonne enfant du Midi. Mais la mort d'Elisabeth mit un terme à ce qu'elle avait introduit de mœurs françaises à la cour de

l'enfant, et ce dernier, une fois duc de Parme, exigea qu'on ne parlât plus dans son palais que la langue italienne, la langue de sa nouvelle patrie, à cause de sa musique et de ses galeries de tableaux et de statues; car elle était une grande musicienne et un grand peintre.

Après avoir été dans ses appartements l'Espagnole tantôt fantasque et passionnée, tantôt naïve et railleuse; dans les salons, la Française gracieuse et spirituelle, et, dans les musées, l'Italienne enthousiaste, qu'était devenue tout à coup Isabelle?

Une femme pâle, froide comme une statue de marbre blanc : la vie, l'amour avaient déserté ses yeux mornes, et l'on l'eût dit que ces lèvres n'avaient jamais connu ni le sourire, ni la plaisanterie. Pas un mot, pas un regard pour ses femmes pendant qu'elles l'habillaient et la coiffaient— si effrayées et si affligées de ce changement, incompréhensible, qu'elles avaient peine à retenir leurs larmes.

L'aja lui présenta ensuite son chocalat.

« Je n'ai plus que faire d'aliments terrestres, dit Isabelle le refusant; ayez la bonté de prier le chapelain de la cour de se rendre ici avec le viatique. »

Ses femmes poussèrent un cri d'effroi.

« Pour qui, princesse, le sacrement de l'extrême onction ?

— Pour moi, répondit Isabelle d'une voix ferme.

— Mon Dieu, ô mon Dieu! Le désespoir vous a donc donné l'horrible courage d'appeler à vous la mort sans attendre que le Tout-Puissant vous l'envoie ?

— Ne craignez rien, répliqua-t-elle avec une sorte de mépris, la mort saura bien me trouver d'elle-même. Je supporterai la vie aussi longtemps qu'il plaira à Dieu, mais Dieu me rappellera dans trois jours.

— Ne mourez pas, restez avec nous et redevenez notre bonne maîtresse, dirent ses femmes en sanglotant et tombant à ses pieds, elles embrassèrent ses genoux.

— Mais, mon Dieu! dit Isabelle en laissant tomber sur ses amies un étrange regard, ne voyez-vous donc pas que je suis déjà morte? Oui, je suis morte! mon cœur git froid et saignant près de moi.

— Par la mémoire de votre mère, silence, princesse, ne vous trahissez pas! lui dit à l'oreille l'aja en lui pressant doucement le bras.

— Relevez-vous mes amies, reprit la princesse, et prêtez attention à ce que j'ai à vous dire, car ce sont les dernières paroles que vous entendrez de ma bouche.

(La suite à un prochain numéro.)